

Le commentaire de version

Michel Ballard

Volume 33, numéro 3, septembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001956ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001956ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)

1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ballard, M. (1988). Le commentaire de version. *Meta*, 33(3), 341–350.
<https://doi.org/10.7202/001956ar>

LE COMMENTAIRE DE VERSION

MICHEL BALLARD
Université de Lille III, Lille, France

La traduction entretient depuis longtemps des rapports étroits avec l'enseignement. Cette relation est fondée sur des raisons d'ordre matériel et intellectuel. Très tôt la traduction a donné lieu à un « inventaire comparatif des ressources que les diverses langues offrent aux mêmes besoins d'expression » (Benveniste 1966 : 10)¹, cette étude comparée des moyens de deux langues repose sur une systématique implicite qui s'est incarnée dans des répertoires à caractère lexical et grammatical. Le traducteur possède des outils que le pédagogue semble pouvoir emprunter. Par ailleurs, outre sa fonction sociale de relais de communication, la traduction en tant qu'opération mobilise et affine les compétences du praticien. Il est donc naturel qu'elle soit apparue comme une pédagogie en soi : une manipulation des langues qui prouve les capacités, les éprouve et les accroît.

Au cours des années soixante, la traduction a connu un net recul, d'autant plus grave qu'il était institutionnalisé, sous l'effet du développement des méthodes directes, qui prônent, non sans raison, l'unilinguisme en matière de didactique. Dans les secteurs où elle survivait, essentiellement l'enseignement supérieur, la traduction a d'une part subi le contrecoup de ce renouveau pédagogique qui la faisait apparaître comme inutile ou même néfaste à l'enseignement des langues, d'autre part elle a été l'objet de critiques que nous pensons pouvoir résumer en disant qu'elles étaient constituées par le reproche de ne pas assez se détacher de la pratique d'où elle est issue et par là même de préserver un certain empirisme, un certain vague dans ses procédures et dans ses objets, alors que par ailleurs elle prétend être un exercice de rigueur.

Actuellement il semble que ce mouvement de chute libre commence à être freiné et que la traduction regagne droit de cité parmi les humanités et, parallèlement, sinon un certain prestige, du moins un certain intérêt dans le domaine pédagogique. On a d'une part pris la mesure des limites d'un enseignement unilingue qui ne saurait à lui seul assurer l'exploration d'une langue étrangère et surtout l'assurer hors de l'atteinte d'interférences inscrites dans la situation de bilinguisme déséquilibré que crée tout apprentissage de cet ordre. Par ailleurs on a vu se développer au cours des dernières années les travaux scientifiques sur la traduction. Ces travaux, par la diversité de leurs approches, attestent la complexité du phénomène auquel ils s'attaquent, mais ils témoignent aussi du désir d'analyser et d'expliquer, même si ce n'est que de façon parcellaire, un processus qu'un long rattachement aux disciplines artistiques et qu'une indéniabile complexité semblaient ranger dans le domaine de l'impénétrable. Cette conjonction d'éléments favorables engendre des manifestations pédagogiques d'un type nouveau telle que celle à laquelle nous participons aujourd'hui² où l'on s'interroge sur l'apport de la traduction à une didactique des langues étrangères.

Sans vouloir entrer dans le détail des finalités d'une didactique de la traduction, qui déborderait trop largement notre propre sujet, nous estimons nécessaire d'en esquisser un bref tableau, fût-il tout personnel dans sa conception, afin de mieux situer l'objet que nous nous fixons dans cet exposé.

- ◆ Tout d'abord, nous pensons qu'une didactique de la traduction doit se situer dans un cadre très large qui consiste à rendre compte ou à faire prendre

conscience aux étudiants de la réalité d'une activité aussi ancienne que les langues et dont les formes sont très diverses et souvent fort éloignées des exercices que l'on pratique traditionnellement à l'université.

- ◆ Cette prise de conscience doit s'accompagner d'une réflexion théorique générale ainsi que d'une comparaison des potentiels des deux langues à travers leur capacité à exprimer le même message sous deux formes différentes.

C'est dans le cadre et dans l'esprit de cet acte linguistique contrastif que nous exposerons quelques considérations qui voudraient tendre à équilibrer la situation d'infériorité où se trouve la version par rapport au thème et ceci au moyen de quelques principes qui en permettent l'exploitation comme outil de connaissance, surtout pour des étudiants débutant dans ce domaine.

La version est par tradition jaugée de manière discriminatoire par rapport au thème. Il est symptomatique que le lexique français ait banalisé l'expression « fort en thème » et non pas « fort en version ». Cette relation discriminatoire s'est instaurée à partir de jugements (ou de constatations) fort simples mais qui valent la peine qu'on s'y arrête :

- ◆ le premier, que l'on trouvera également dans les *Théorèmes* de Jean-René Ladmiral, c'est qu'« on estime en général que le thème est plus difficile que la version » (Ladmiral 1979 : 44)
- ◆ le second, moins souvent exprimé mais qui en est distinct tout en lui étant relié est que *la version est d'un rapport moindre sur le plan linguistique*.

C'est pourquoi nous nous permettons de différer légèrement du jugement que Jean-René Ladmiral porte sur la version à la fin de la seconde section de ses *Théorèmes* : « La version ne sera pas toujours une bonne école de traduction, mais assurément un excellent apprentissage des techniques d'expression pour la traduction intralinguistique » (Ladmiral 1979 : 82). Ces impressions sont inscrites dans la réalité de chaque exercice et exacerbées, surtout en ce qui concerne la seconde, par une pratique pédagogique encore trop souvent proche du métier. On produit pour produire, les étudiants ne sont jamais aussi heureux que lorsqu'ils traduisent et que « ça avance ».

En version, le texte en langue étrangère est essentiellement perçu comme un signifiant, plus ou moins incomplet, dont on peut pallier les trous à coups de dictionnaire ou même de perspicacité, ceci n'étant pas totalement erroné dans la mesure où la divination et l'interprétation font partie de toute herméneutique. La reformulation que l'on doit fournir dans sa langue offre en principe toutes les latitudes d'une paraphrase à l'aide d'un code que l'on est censé connaître et dans laquelle il est possible de combler des trous à l'aide de substituts ne laissant pas paraître de méconnaissance majeure.

Le thème, au contraire, mobilise tous les moyens de la langue étrangère puisqu'il s'agit non seulement de trouver les mots justes mais d'assurer leurs combinaisons dans des énoncés obéissant à des lois différentes et qui plus est parfois inconnues. *Le thème crée une situation de manque linguistique*, c'est pourquoi, et sur ce point nous sommes d'accord avec Jean-René Ladmiral, il « est de nature à promouvoir chez l'apprenant [...] une attitude mentale positive d'appropriation vis-à-vis de la langue 'étrangère' » (Ladmiral 1979 : 55). On notera cependant tout de suite bien entendu les risques, relatifs mais réels, d'une telle procédure qui, par « la rédaction d'un texte fautif en langue étrangère, risque d'imprimer dans la mémoire de l'élève ses propres fautes » (Ladmiral 1979 : 48). Une langue étrangère ne s'invente pas — or c'est un peu ce que l'on prétend faire avec le thème, dans la mesure où le bilinguisme de l'étudiant n'étant pas assuré, il essaie avec maladresse de constituer par déduction un texte dans une langue qu'il connaît mal et qu'il a mal explorée. Nous ne pensons pas que l'on puisse se passer du thème, qui est

un test remarquable des connaissances en langue étrangère, mais nous pensons par contre qu'il faudrait asseoir la démarche qu'il suppose sur la démarche inverse qui serait une prise de connaissance de ces équivalents à partir d'énoncés français. C'est-à-dire en stabilisant le flux naturel de la version qui est l'aboutissement au texte en langue française et le travail à l'intérieur de ce texte par rapport à une perception de la seule signification du texte de départ. Il s'agit, en quelque sorte, en remontant le courant de l'oubli de l'original, d'établir un processus d'appropriation par l'identification et la comparaison de segments comparables permettant une forme de systématique réutilisable.

Ce processus d'arrêt sur l'image et de retour en arrière est nécessaire pour *détacher la version de la dynamique de production à tout prix et pour en faire un objet d'étude*. Il va sans dire que cette objectivation de la pratique en vue de la réflexion va jusqu'à nier la nécessité de traduire elle-même dans la mesure où il s'agit, à travers deux produits finis, de comparer deux potentiels linguistiques. Ce mouvement paradoxal en apparence nous semble nécessaire dans un premier temps pour donner aux étudiants les moyens de contrôler et de justifier leur propre production. Cette proposition paraîtra d'ailleurs moins absurde si l'on compare les méthodes du cours de traduction avec celles du cours de littérature par exemple. Il est plutôt rare nous semble-t-il de commencer un cours de littérature en demandant aux étudiants de produire un roman, une nouvelle ou un sonnet. Cela peut toujours se faire mais à moins de donner une notice de montage au préalable, les résultats ne sont pas garantis. Sans aller donc jusqu'à nier les bienfaits de la pratique traduisante, nous estimons que *ces bienfaits ne pourront être mis en évidence et rentabilisés que s'ils sont reliés à une réflexion traductologique élaborée à partir de traductions antérieures* : traductions antérieures prestigieuses ou traductions courantes et ceci à l'aide d'une linguistique contrastive.

Le premier objet que nous assignerions au commentaire de version serait une application pédagogique du principe général énoncé par Roman Jakobson à propos de la traduction : « L'équivalence dans la différence est le problème cardinal du langage et le principal objet de la linguistique » (Jakobson 1983 : 80). Il s'agit d'amener les étudiants et en particulier les débutants

1. à comparer deux textes : l'original, c'est-à-dire le texte anglais et une de ses traductions possibles, celle-ci pouvant être une traduction préexistante et publiée ou la réalisation des étudiants eux-mêmes ;
2. à repérer ce qui fait la différence des deux textes et, à travers cette différence, établir des correspondances entre des segments comparables ;
3. à décrire, donc à nommer cette différence.

Ce premier objet peut paraître modeste, il nous semble réaliste, nécessaire, utile.

■ **Réaliste**, parce que de nombreux étudiants arrivant à l'université n'ont qu'une connaissance presque intuitive du langage, influence des méthodes directes que la traduction peut rééquilibrer — on constate les confusions les plus grossières sur l'identification et la nomination des parties du discours : comment peut-on prétendre apprendre quelque chose quand on ne sait ni l'identifier, ni le nommer ?

■ **Nécessaire**, parce que de nombreux étudiants arrivant à l'université manquent de précision dans leur perception et leur utilisation du langage. Le commentaire de version est un exercice d'attention et de précision.

■ **Utile**, parce que de nombreux étudiants arrivant à l'université n'ont aucune idée de ce qu'est la traduction et qu'il faut littéralement guider leurs pas dans le domaine de choix d'équivalences, des différences et des écarts que l'on peut se permettre dans la paraphrase d'un texte à l'aide d'une langue autre que celle dans laquelle il a été originellement écrit.

Pour illustrer cette pratique, nous avons pris un texte de Graham Greene et la traduction à laquelle nous avons abouti avec un groupe d'étudiants de première année.

"That nigger going down the street," said Dr Hasselbacher standing in the Wonder Bar, "he reminds me of you, Mr Wormold". It was typical of Dr Hasselbacher that after fifteen years of friendship he still used the prefix Mr — friendship proceeded with the slowness and assurance of a careful diagnosis. On Wormold's death-bed, when Dr Hasselbacher came to feel his failing pulse, he would perhaps become Jim.

*The Negro was blind in one eye and one leg was shorter than the other ; he wore an ancient felt hat and his ribs showed through his torn shirt like a ship's under demolition. He walked at the edge of the pavement, beyond the yellow and pink pillars of a colonnade, in the hot January sun, and he counted every step as he went. (Graham Greene, *Our Man in Havana*, 1958.)*

— Ce sale nègre qui descend la rue, dit le docteur Hasselbacher debout dans le Wonder Bar, il me fait penser à vous, M. Wormold.

Il était caractéristique du docteur Hasselbacher qu'après quinze ans d'amitié il utilisât encore le terme « Monsieur » : son amitié (chez lui, l'amitié) procédait avec la lenteur et l'assurance d'un diagnostic consciencieux. Lorsqu'il serait sur son lit de mort, et que le docteur Hasselbacher viendrait tâter son pouls défaillant, alors peut-être Wormold deviendrait-il Jim.

Le nègre était borgne et il avait une jambe plus courte que l'autre ; il portait un très vieux chapeau de feutre et à travers les déchirures de sa chemise ses côtes saillaient comme la carcasse d'un navire en cours de démolition. Il marchait au bord du trottoir, à l'extérieur d'une colonnade aux piliers jaunes et roses, sous le brûlant soleil de janvier, et il comptait chacun de ses pas / des pas qu'il faisait...

Lorsque, après avoir fait traduire ce texte à des étudiants, nous leur avons demandé de commenter leur traduction, il est caractéristique que, pour la première phrase, les remarques ont porté sur trois points, les plus apparents :

- ◆ l'étoffement de « nègre » par « sale » ;
- ◆ le remplacement des deux participiales présentes ; a) l'une par une relative, b) l'autre par une participiale passée.

1. Ce fut l'occasion de faire remarquer qu'en 1, il n'y a pas à proprement parler étoffement mais report d'information sur l'axe syntagmatique ; la connotation péjorative de « nigger » par rapport à « negro » employé plus loin dans le texte est rendue par un adjectif : « sale ». C'est de plus le lieu de souligner que le lexique des deux langues reflète l'histoire des deux peuples, et leurs mentalités passées, dans le domaine du racisme. « Nigger » pourrait éventuellement se traduire par un seul terme « moricaud » mais outre le fait que celui-ci ne semble pas un substitut convenable, pour des raisons internes au texte il vaut mieux préserver le terme « nègre » :

- ◆ euphonie : « moricaud qui »
- ◆ emploi contrasté de « negro » ayant la même racine.

La traduction de « nigger » pose un problème d'estimation de la valeur de ce terme par rapport au champ sémantique auquel il appartient : « nigger », « negro », « black person », en partie réalisé dans le texte.

2. À propos de la traduction des participiales, on peut faire remarquer que la différence de traduction d'une même forme grammaticale est liée à la différence d'aspect lexical qu'offrent les deux termes auxquels se rattache la forme en *-ing*.

- aspect dynamique pour « going » → forme conjuguée
- aspect statique (position, attitude) pour « standing » → participe passé.

Mais cette phrase appelle d'autres commentaires auxquels les étudiants ne songent pas parce qu'ils la perçoivent de manière presque orale et qu'ils ne sont pas sensibles (ou sensibilisés) aux phénomènes de présentation typographique

— présentation différente des dialogues dans les deux langues :

 '...' guillemets simples en anglais

 – tiret en français

— variation dans des abréviations fort proches l'une de l'autre :

 ♦ variations relevant de la langue pour l'équivalence : Mr = M.

 ♦ variations relevant du discours pour le développement que subit « Dr » en « le docteur » engendré par l'utilisation de l'article.

Enfin on notera la rupture du paragraphe en français après les paroles rapportées au style direct.

La deuxième phrase suit le schéma général du calque, mais elle donne lieu à un commentaire intéressant sur l'utilisation du possessif : « son » ou du SP « chez lui » qui explicite le rapport entre l'amitié et le Dr Hasselbacher. Il s'agit donc d'un cas intéressant de génération d'un terme par le contexte.

Cette phrase appelle un autre commentaire qui nous fait revenir sur la traduction de termes déjà traduits, et évoque le problème du degré de francisation auquel il faut pousser la traduction : faut-il conserver à Wormold les marques de son anglicité « *Mister* » ou franciser totalement en « Monsieur » ? Les pratiques des traducteurs professionnels sont variables : on dira M. Reagan et non Mr Reagan, par contre on constate que, par exemple, les traducteurs de *Madame Bovary* gardent leurs appellations françaises aux personnages.

Enfin on pourra faire remarquer que « *He used the prefix* » peut relever d'autres traductions dont l'une par paraphrase : « il lui donnât du 'Monsieur' » et l'autre réductrice : « il l'appelât ».

La troisième phrase nécessite une transformation du SP : « *On Wormold's death-bed* », nous avons opté pour son inclusion dans une temporelle et qui est reprise sous la forme de la coordination « et que ».

Cette transformation s'accompagne d'un chassé-croisé entre « Wormold » et le « pronom » qui le reprend dans la principale, ce qui d'ailleurs offre l'avantage de mettre en situation d'opposition plus nette les deux désignations différentes du personnage : « Wormold » et « Jim ».

Le repérage de la valeur modale du preterit dans la subordonnée de temps par rapport au conditionnel de la principale pose également un problème aux étudiants.

La quatrième phrase offre un nombre important de transformations intéressantes :

— tout d'abord la traduction réductrice de « *blind in one eye* » par « borgne », l'équivalent anglais apparaissant comme une définition du terme français ;

— la restructuration de la phrase :

 « *One leg was shorter* » selon le modèle :

 « Il avait une jambe plus courte » ;

— le report du sémantisme de « *ancient* » sur deux unités : « très vieux » afin d'en rendre la valeur par rapport à « *old* » ;

— la nécessité de recourir à un terme spécifique distinct : « carcasse » pour exprimer la polysémie de « *rib* » dans deux collocations différentes : l'une avec « humain », l'autre avec « le navire » ;

— le chassé-croisé (facultatif, mais intéressant comme exercice) à l'intérieur du SN complexe :

 « *the torn shirt* »

 « la déchirure de la chemise »

— enfin le déplacement du circonstant :

« *through his torn shirt* » en tête de phrase en français.

Nous arrêtons là ce commentaire pour passer à ce que nous considérons comme étant sa deuxième fonction ou sa deuxième phase.

L'objet d'une didactique de la traduction dans le cadre de l'enseignement des langues peut être en partie défini comme :

■ la facilitation de l'accès à une certaine compétence traductive dans la mesure où celle-ci mobilise le jeu des équivalences entre deux potentiels linguistiques.

Afin d'assumer pleinement cette fonction la didactique doit aller au-delà du repérage, de l'identification et de la description de phénomènes isolés jusqu'à leur rattachement à une systématique globale qui fasse apparaître la récurrence des phénomènes et leur cohérence à l'intérieur d'un système de transformations.

Il n'est pas question bien entendu de vouloir exposer en quelques minutes une systématique complète de la traduction mais quelques principes, quelques lignes directrices et d'y rattacher ce que nous avons pratiqué de manière linéaire et ponctuelle au fil du texte.

Une telle systématique fait à notre avis apparaître la nécessité d'un découpage et d'une classification des unités de traduction.

L'unité fondamentale demeure bien entendu *le texte* dans la mesure où c'est à l'intérieur de sa structure que se jouent les rapports et qu'apparaissent les valeurs de ses éléments constituants. Nous en avons eu ici l'illustration avec les rapports entre « *nigger* » et « *negro* ». Cependant, la phrase constitue une unité de reformulation capitale car elle constitue un tout possédant une certaine indépendance et à l'intérieur duquel s'effectue une part importante du travail de traduction. Nous citerons sur ce point M.A.K. Halliday (1962 : 31-32) :

si nous prenons deux textes en langues différentes, dont l'un est une traduction de l'autre, à quel rang subsiste l'équivalence ? En fait, il s'agit d'une équivalence au rang de la phrase, car c'est la phrase qui est l'unité contextuelle de la langue (...), plus on approche de la phrase, plus la probabilité d'équivalence devient grande ; mais il reste vrai que la seule unité de traduction, c'est la phrase.

Ceci étant posé nous citerons Maurice Pergnier pour exposer un second aspect de la systématique que nous proposons et qui repose sur la notion de transformation.

Dans la traduction, il s'agit de dévêtir les termes de la phrase des relations morphosyntaxiques spécifiques qui les formalisent, pour produire un autre énoncé dans lequel les définitions morphosyntaxiques des mots relèvent d'un autre modèle, même si la définition mutuelle des termes (c'est-à-dire les relations sémantico-logiques) restent identiques à l'issue de l'opération. (*Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, p. 158.)

Le deuxième type d'unité sur lequel porte notre analyse est donc la phrase, unité importante en raison de l'indépendance relative qu'elle possède et de l'empan de sa structure.

1. Tout d'abord on constatera que bon nombre des phrases de ce texte relèvent pour ce qui est de leur schéma syntaxique général du calque.

2. On relèvera cependant un cas où une phrase de base en « *Be* » voit son schéma syntaxique restructuré lors de la traduction selon une règle de correspondance transformationnelle réapplicable.

Il s'agit de :

« *One leg was shorter than the other.* »

dont l'équivalent français offre les différences suivantes :

- le sujet est humain, il provient de la phrase précédente « *negro* »,
 - le sujet de la phrase anglaise passe en position complément : SN₂
- « Il avait une jambe plus courte que l'autre. »

Cette équivalence nous renvoie en fait à un schéma de correspondance intra et interlinguistique que nous exposerons de la manière suivante :

1. Une phrase en « *be* » ou avec un « verbe intransitif » dont le (SN₁) comporte un génitif et un nom renvoyant à une partie du corps est paraphrasable en français par une phrase dont le sujet SN₁ est l'actant potentiel dans le génitif anglais.

My feet hurt.

J'ai mal aux pieds.

He had been in an accident, the voice said, and his condition was serious.

(D. Jakobson)

Il avait eu un accident, disait la voix, et il était dans un état grave.

Le texte nous offre en outre la transformation inverse :

He was a familiar figure near the National Square.

Sa silhouette était bien connue dans les parages de la place Nationale.

2. Un exemple de paraphrase intralinguistique nous aidera à passer à une autre transformation analogue mais légèrement différente dont relève cette structure.

Pour le moment, mon intention est d'attendre

j'ai l'intention d'attendre

Le SN au génitif renvoyant à une notion ou un procès associé à « être/*be* » peut se paraphraser par un énoncé dont le sujet est l'actant du génitif et dont le GV est issu du nom du SN.

Ex. : *My name is*

Je m'appelle

My belief is that this year is going to be a harder year than last year. (BBC News)

Je crois que cette année sera plus difficile que la précédente.

On notera que l'actant du génitif peut être présent sous une forme autre que l'adjectif possessif, un nom propre en l'occurrence.

To serve behind a counter would not have been Monica's choice if any more liberal employment had seemed within her reach. (G. Gissing)

Monica n'aurait certes pas choisi de servir derrière un comptoir si un emploi plus intéressant avait été à sa portée. (Trad. Pierre Coustilles et Suzanne Calbris, *Femmes en trop*, PUL.)

et que l'actant peut même être effacé par l'utilisation de l'article auquel correspond le « on » français :

The fear is not so much of new outbreaks of primitive anti-Semitism, though that vestige of the past still flickers fitfully to life from time to time. (T., 10-3-75)

Ce que l'on craint ce n'est pas tant de nouvelles manifestations d'antisémitisme primaire, bien que ce vestige du passé soit sujet à des recrudescences sporadiques.

3. Enfin pour continuer à élargir ce problème de restructuration de phrases avec utilisation d'un sujet potentiel occulté par divers procédés morphosyntaxiques, signalons brièvement les phrases en « *There is* » dont le SP peut servir de sujet en français :

There is a growing feeling among those near to him that he may wish to announce his decision. (Obs., oct. 74)

1^{re} traduction :

On a de plus en plus le sentiment *parmi ses proches* qu'il pourrait souhaiter annoncer sa décision.

2^e traduction :

Ses proches ont de plus en plus l'impression que ...

Autres exemples :

After the first world war there was an astonishing change in women's fashion. (A. Clarke)

1^{re} traduction :

Après la Première Guerre mondiale, il y eut un changement radical *dans la mode féminine*.

2^e traduction :

La mode féminine a subi une transformation radicale après la Première Guerre mondiale.

Enfin voici un exemple où le SP apparaît sous sa forme réduite : l'adverbe :

The sun was not yet up and the lawn was speckled with daisies that were fast asleep. There was dew everywhere. (E. O'Brien)

Le soleil n'était pas encore levé, et la pelouse était parsemée de paquerettes tout endormies. *Tout* était recouvert de rosée.

Le passage du secondaire dans le supérieur se traduit généralement pour les étudiants non seulement par une élévation du degré et du volume des connaissances, mais aussi par un changement d'approche qui met en relief les méthodes et les finalités des matières enseignées. La traduction se trouve généralement en porte-à-faux par rapport à la plupart des autres matières et ce de double façon :

— parce qu'elle n'a jamais été pratiquée auparavant (si ce n'est de manière sporadique)
— et qu'elle fait rarement l'objet d'un enseignement spécifique.

Il nous semblerait souhaitable de modifier cette situation et d'incorporer la traduction dans un processus d'initiation ordonnée qui en facilite à la fois l'accès et mette en relief les bienfaits que les étudiants praticiens peuvent en retirer. Les deux objectifs peuvent d'ailleurs être réalisés conjointement car ils procèdent du même esprit de réflexion et de théorisation. Le commentaire de version, tel que nous l'avons présenté, devrait dans notre esprit assurer une fonction d'éveil à un certain nombre de problèmes et renvoyer à des systématiques élaborées, et nous employons ce mot au pluriel car nous sommes conscient de la complémentarité des approches multiples que suscite la traduction.

Ce qui vient d'être dit n'implique pas une attitude maximaliste qui rejetterait la pratique traduisante comme telle dans le cadre d'une didactique dite rénovée de la traduction comme auxiliaire de l'enseignement des langues, ce qui serait aussi absurde que l'attitude inverse et risquerait d'être aussi néfaste ou peu opérant. La traduction est d'abord une pratique et il convient de ne pas l'oublier dans l'élaboration d'une didactique qui devra sans cesse ménager les contacts entre la théorie et la pratique, le concret et la réflexion. Le fait que la traduction soit d'abord une pratique devrait à notre avis avoir une double influence sur une didactique qui désire l'intégrer :

■ d'une part il faut rendre compte de cette réalité dans sa complexité qui révèle les adaptations du langage aux différentes situations de communications pour lesquelles il est mobilisé (cf. Cary 1985),

■ par ailleurs, il convient de rendre compte de cette réalité dans sa profondeur qui révèle, par tout un processus de paraphrases, la maîtrise progressive qu'un individu acquiert sur sa langue et sur les langues étrangères qu'il apprend.

Dans un cas comme dans l'autre une linguistique contrastive actualisée dans le commentaire de traduction devrait permettre d'affiner cette perception de la complexité et de la profondeur du langage, d'en faciliter l'accès de manière consciente et ordonnée et rejaillir sur la connaissance des langues les unes par rapport aux autres.

Notes

1. Les propos de Benveniste ne sont pas appliqués directement à la traduction mais à la méthode prônée par Joseph Vendryes, convergence dans le message qui révèle bien la parenté des deux activités.
2. Cette conférence a été donnée lors du colloque organisé par l'A.D.E.C. et la C.L.I.C. sur le thème : « La traduction dans l'enseignement des langues » et qui s'est tenu à Paris le 10 décembre 1983.

BIBLIOGRAPHIE

- BALLARD, Michel (1980) : *la Traduction de l'anglais*, Lille, PUL.
- BALLARD, Michel (1987) : *la Traduction : de l'anglais au français*, Paris, Nathan.
- BENVENISTE, Émile (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.
- CARY, Edmond (1985) : *Comment faut-il traduire ?*, introd. et bibliographie par M. Ballard, Lille, PUL.
- DELISLE, Jean (1982) : *l'Analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa.
- DELMAS, Claude (1980) : *Quelques éléments de la métalangue naturelle*, thèse de 3^e cycle, Paris III.
- GARNIER, Georges (1985) : *Linguistique et traduction*, Caen, Paradigme.
- GOBARD, Henri (1976) : *l'Aliénation linguistique*, Paris, Flammarion.
- GUILLEMIN-FLESCHER, Jacqueline (1981) : *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : Problèmes de traduction*, Ophrys, Gap.
- HALLIDAY, Michael et Alexander KIRKWOOD (1962) : « Linguistique générale et linguistique appliquée », *Études de linguistique appliquée*, n° 1, Paris, Didier.
- JAKOBSON, Roman (1963) : *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- LADMIRAL, Jean-René (1979) : *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot.
- MARTIN, Jacky, (1980) : « Traduction et interprétance », *SIGMA*, n° 5, pp. 89-113.
- MOUNIN, Georges (1963) : *les Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard.
- PERGNIER, Maurice (1978) : *les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, Honoré Champion, réimpression Slatkine, 1983.
- VINAY, J.-P. et J. DARBELNET (1958) : *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier.